Mort à St-Loup

Il était malade.

- Le bout, se disait-il.

Usé, rendu, démoli. Cela encore il l'acceptait. Mais il y avait ce mal qui le rongeait, ce grand creux qu'il avait là, au niveau de la poitrine, du cœur, des poumons, il ne savait pas au juste avec précision, maintenant que tout se déglinguait, mais en lui, au cœur de lui.

- T'es foutu !

La machine usée au dernier degré, plus bonne à ne vous donner que du mal. Pouvait plus tenir le manche d'une fourche ou d'un outil quelconque. Il l'avait dit à son fils qui avait repris le domaine depuis des décennies :

- J'peux plus.

Ce mal, il n'arrivait plus le supporter, il fallait qu'on l'aide. Il pouvait quand même pas se faire sauter la tête, se tirer une balle, avec quoi, d'ailleurs, il n'avait jamais fait d'autre service que les souvenirs de son père au Sondrebond. Il était croyant, en plus, il avait même été conseiller de paroisse. On doit au moins donner l'exemple. C'était mal de choisir soi-même l'heure de sa mort. On devait attendre que le Seigneur, il nous fasse signe, et que même il nous reprenne de lui-même. Et la douleur, on devait la supporter jusqu'au bout, ne pas s'en décharger d'une seule miette. On devait s'en remettre à la volonté divine.

Mais ce mal, lancinant, permanent, ça lui bouffait le peu de vie qui lui restait, ça lui tuait le peu de goût qu'il avait encore à vivre, à voir les matins se lever sur le village, les couleurs, la lumière, des choses aussi simples que ça, simples mais essentielles. Il ne mangeait plus guère. Il dormait plus non plus. L'angoisse le taraudait malgré qu'il ait l'âge de mourir, et que même, si l'on regardait ses concitoyens, il avait déjà dépassé d'un bon bout de temps ce que l'on aurait pu appeler une moyenne., D'autre du village s'en étaient allés à cinquante, à quarante ans. Et que dire alors de ces deux jeunes filles mortes à peine plus de vingt ans, de tuberculose, hein ? Quel drame affreux, elles étaient jumelles, les voilà qui disparaissent à un an d'intervalle, voilà qu'on les emmène au cimetière pour qu'elles soient presque l'une à côté de l'autre, là-bas, sous la terre. Elles étaient pourtant jolies, quoique, c'est vrai, un peu délicates. Il avait pleuré à l'enterrement, lui, le conseiller de paroisse, lui, le seul qui n'aurait pas du pleurer, puisqu'il était le serviteur de Dieu et qu'il aurait du mettre sa confiance en lui. Entièrement. On ne pleure pas, quand on croit. Mais lui, il avait pleuré deux fois tant c'était triste.

- J'tiens plus.

Son fils alors avait l'avait emmené à St Loup, dans une carriole qu'on avait dans la remise, et qui prenait presque toute la place alors qu'on ne la servait presque jamais. Il avait pensé à la débarrasser. Et puis voilà qu'elle servait quand même une dernière fois, pour lui. Son fils, il pensait que ce serait plus rapide qu'avec le train, d'autant plus qu'ils avaient une jument nerveuse et racée qui ne demandait qu'à se défouler un peu. Et c'est vrai que sitôt passé le col, il n'y a pour dire plus que de la descente, et sur pas loin de vingt kilomètres, on peut aller facile pendant près d'une heure. Et quel paysage. Tu peux trotter, belle Bichette. Ainsi l'appelait-on.

Ils étaient arrivés là-bas au milieu de l'après-midi alors qu'on était parti peu après le repas. Où il n'avait même pas mangé. Il avait regardé manger son fils et puis sa belle-fille et les jeunes. Mais lui n'avait rien mangé. Il ne pouvait pas. Il avait plein d'angoisse en lui, en même temps qu'il se réjouissait que l'on mette, si c'était possible, un terme à ses souffrances. Et là-bas où l'on était arrivé, ils l'avaient mis dans une chambre toute blanche comme il n'en avait jamais vu, avec un plafond très haut et de larges fenêtres par lesquelles le soleil rentrait encore à flot. Mais il n'était pas chez lui. Et ces diaconesses, avec leur grande robe grise, fallait-il avoir confiance en elles, en chacune, ou s'en méfier, leur en dire le moins possible sur soi, et pour le tout s'en remettre à Dieu ? Rien ne le rassurait. Et il avait beau se dire qu'on le soignerait, cela ne suffisait pas à le mettre en confiance. Je suis comme perdu, ici, qu'il se disait.

On s'était quitté. Il avait dit :

- Adieu.

Alors son fils lui avait aussi dit adieu.

- On se renseignera par téléphone, qu'il avait encore rajouté.

Et puis il s'était éloigné, pour disparaître par la grande porte. Pour aller dans le corridor où il y a un virage au bout et où tu vois disparaître les personnes que tu aimes. Et si c'était à jamais ?

Il avait mal. Le bout, l'ultime point d'où se sera un voyage sans retour. Inutile de se faire des illusions. Reste juste à ce qu'on vous aide à tenir et que vous vous prépariez. Rien d'autre. Rien de moins, rien de plus. On l'avait donc pris en charge. On lui disait ce qu'il devait faire. Il n'avait plus le droit de choisir ce que lui il aurait aimé faire. Il serait désormais un peu comme une plante. Finie ma vie. Fini là-haut. C'était si loin, là-haut, désormais, un monde étrange, qui n'avait plus rien à voir avec celui-ci. Il le comprenait en regardant les murs, le plafond, la fenêtre par laquelle il voyait un parc avec des grands arbres, des beaux arbres, qu'il se disait. Et il regardait maintenant ces autres qui l'accompagnaient, tous des vieux. On est entre vieux, entre mourants. On est déjà pourri. C'est pas gai la vie, quand même, travailler, et puis venir mourir ici, anonyme. J'aurais mieux fait de rester là-haut et de me déguiller,

chez moi, ou dans les champs qu'il y a autour de chez moi. J'aurais été dans la lumière, au coin d'un champ que j'aime, à la lisière d'une forêt que j'ai toujours connue, avec encore des feuilles mortes parmi l'herbe sèche, un restant de l'année passée, et puis pan, fini terminé, mais chez moi, sur ma terre. Là où j'ai vécu et où j'ai aimé ma terre. Pas dans une chambre avec des vieux. Mais je pouvais plus tenir, le mal, il me bouffait.

On lui donna des pastilles. On lui fit des piqûres. Il mangeait à peine. Il s'endormait, se réveillait, s'endormait encore. Il avait mal, trop. Et puis ce nouvel espace, où même l'air qu'il respirait ne lui semblait plus le même, il pouvait pas s'habituer. Mais c'étaient les autres surtout. Qui parlaient dans leur sommeil. Avec le voisin qui ronfle, qui sait plus trop à quoi il en est. Et qui sent pas bon. Et tous qui sentent pas bon. Et moi, est-ce qu'aussi, je ne sens pas bon, que je sens le pipi ? Que je m'en vais par l'odeur ? Et y ces autres qui sont jamais contents, qui ronchonnent sur tout. Et ils étaient six dans la même chambre, huit, avec deux autres qui se trouvaient dans une encoignure qu'il n'avait repérée qu'après. Il les avait comptés. Il avait le temps, maintenant. Il avait tout son temps, le temps ce n'était plus rien, c'était quoi, le temps, un magma infâme, du brouillard visqueux, la nuit, le jour, l'ennui, la peine, le mal ? Le temps, c'était tout cela, avec ces bonnes sœurs qui passent et qu'il n'aime pas, et même qu'elles se dévouent. Il se méfie. Il les voit trop comme il voit les choses d'ici, ces grands lits de fer en particulier, alors qu'il n'aime pas les lits en fer. Il n'aime que le bois qu'il sent avec la main, tandis que le fer, il est froid, sous la main, il est étranger, presque ennemi. De grands lits de fer. On les ressortirait d'ici avec, on les roulerait dans les couloirs avec eux dessus, tout durs, on les emmènerait là où l'on met les gens en caisse. Horrible, qu'il se disait.

On l'avait soigné. Rémission, quelques jours où la souffrance n'est plus aussi vive. Il avait même pu aller se promener dans les environs. N'allez surtout pas trop loin, qu'on lui avait dit, la limite, c'est là-bas, où il y a ces arbres. Alors il était allé là-bas où il y a ces arbres, et comme il y avait un chemin qui s'enfonce dans la forêt, il l'avait suivi. Il était parti au coeur des grandes forêts. Et ce n'étaient pas les siennes, en comparaison. Mais il le pressentait déjà, qu'importe le genre, cela reste de la forêt, et celles d'ici, elles seraient bientôt les siennes. Elles étaient moins tristes, ce n'étaient guère que des feuillus, tandis que là-bas, il y avait surtout des sapins, avec quelques fayards. Ici point de sapins et ce n'était pas plus mal. Il devinait un climat moins rude. Il voyait un paysage plus ouvert. Là-bas, c'est étroit, en comparaison, qu'il se pensait, c'est petit. Avec des gens petits eux aussi, à cause du manque d'ouverture, justement, qui n'ont jamais vu que leur village. Il lui venait alors un sentiment de grandeur et d'ouverture qu'il n'avait pas connu là-haut.

- Quand même, qu'il se disait, j'aurais mieux fait de mourir là-haut.

Alors il voyait les montagnes, leur croupe sombre. Et il savait que derrière, c'était son pays, son étroit pays de montagne, avec son village au bout du lac. Mais en même temps il avait peine à imaginer que là-bas derrière ces montagnes, il y avait les autres de son village qui y vivaient encore, qui continuaient leur vie comme si lui, il n'avait jamais existé. Il s'en était détaché, de son village, et de sa maison et de ses champs. Il devenait un être nouveau, nu, sans passé. Ce qu'il avait fait, accompli, ses œuvres qu'on dit, ça ne représentait plus rien. Il n'y avait plus que sa vie ici, pauvre vie, réglée depuis le premier jour où on l'avait abandonné. On mangeait à heures fixes. Il se promenait à heures fixes. Il se promenait… mais il était devenu si faible. En fait, c'est la tête plus que le corps qui le menait. Le corps fichu mais la tête encore bonne. L'un ne va donc pas forcément avec l'autre, la tête est au-dessus du corps ? Et quoique devenu si faible, il prenait encore plaisir à revoir la forêt chaque jour. Il n'y serait pas allé, qu'elle lui aurait manqué. Il s'y accrochait. Il n'y avait plus que cela, la forêt. Il y pensait jour et nuit. Il pensait à sa forêt. Et quand il allait sous les arbres que l'on y trouve, et même si c'est à tout petits pas, il y était bien. Il s'arrêtait là, sur un banc qui faisait face à un fayard énorme dont les branches, dans leur complexité, allaient partout vers le ciel, vers la terre, de tous les côtés à la fois, tordues presque autant que lui, un chef-d'œuvre de la nature comme on rencontre parfois, et qu'on ne peut pas ne pas voir. On s'arrête, on regarde, on s'interroge. La vie qu'il y a en lui, elle durerait longtemps encore. Elle durerait alors même que nous ne serons plus, et que d autres, plus jeunes aujourd'hui, eux aussi ne seront plus. Les générations se suivent et l'arbre reste là avec ses branches tordues, qui se tordent plus encore avec les générations qui se succèdent. Et les gens qui passent dessous, des dizaines chaque jour, l'admirent à leur tour et touchent le rugueux de l'écorce de son énorme tronc. Car un arbre, si cela se voit, cela se touche aussi. On touche le gros tronc de l'arbre à l'écorce rugueuse. Et il s'arrêtait là sur un banc qu'il y a en face de l'arbre, et il regardait l'arbre. Il ne disait rien. A qui aurait-il parlé, d'ailleurs, il était seul. Il s'appuyait au dossier. Il fermait les yeux. Il voyait ces gens qui passent, et qui le regardent, lui, avec de la pitié dans les yeux. On le plaint. Mais il ne le veut pas. Sa fierté. Et puis ça sert à quoi de plaindre les autres ? Ils ont leur peine qu'on ne peut pas décharger. Mais peut-être que ceux-là, ils sentaient toute la jeunesse qu'il y avait en eux et qu'il la comparait à cette fin de vie qu'ils devinaient. Ils iraient longtemps encore, eux, presque dans une éternité, tandis que celui-ci ne serait plus. Et ainsi les générations, elles passent, et l'arbre , lui, il reste. Ce n'est pas aux hommes de dire qu'ils sont immortels, c'est aux arbres. Presque immortels autant que Dieu, on pense.

Et quand il se relevait, et quand à nouveau il touchait l'écorce, il réfléchissait. Humain, végétal, quels rapports peut-il exister entre les deux. Y a-t-il une communication quelconque, une communion ? Ce qu'on ressent près d'un arbre, n'est-ce que du vent, comme le reste, les relations humaines, la vie ?

Il lui semblait que non. Il le regardait. Il savait que d'autres s'arrêtaient comme lui. Mais cela restait son arbre. Qui lui survivrait. Il pensait à cela, à cette survivance, alors même que lui ne serait plus. Il avait peine à comprendre, à comprendre le temps, le temps des végétaux et puis celui des hommes. Le temps de la terre. Il s'imaginait alors des espaces de temps gigantesques et dont il ne faisait même plus partie. Il voyait la terre aller dans l'espace, sans but peut-être, et sans qu'aucune direction ne se dessine.

Et sa vie était derrière maintenant. A peine s'il se souvenait de l'avoir vécue. Et puis même si on lui avait dit de retourner là-haut, peut-être qu'il ne l'aurait pas voulu. Que le destin, il s'accomplisse et qu'on en parle plus. Je suis assez vieux pour faire un mort Et puis aussi il serait trop dur de mourir deux fois. Une seule suffit. . Il s'asseyait à nouveau sur son banc après qu'il se soit levé pour aller toucher le rugueux de l'arbre. Il rêvait. Q quoi ? A rien, ou plutôt à sa vie ancienne que quand même il laissait derrière lui, comme un vieil habit dont on n'aurait plus l'usage. Personne ne venait le trouver. Il était trop loin du village. Juste un cousin qui était descendu un après-midi avec le train. On avait parlé de chose et d'autres, mais il s'en rendait compte, cela ne l'intéressait plus, il écoutait à peine. On était venu sous l'arbre, et voilà que l'arbre, il avait désormais plus d'importance que le village qu'il avait laissé derrière lui. A peine si c'était encore son village.

Il souffrait moins. Les médicaments, il s'y était habitué, ils avaient fait de l'effet. D'accord, de plus en plus faible, mais moins souffrant. Et c'était une libération. Et il était reconnaissant envers ceux qui les inventent et qui lui permettaient de moins souffrir. Il n'en avait pas conscience autrefois, de ces choses, quand tout allait bien, et que l'on ne peut que se plaindre d'avoir mal au dos. On le tenait désormais à bout de bras avec des pilules. Et alors il voyait des gens, dans un lointain qu'il n'arrivait pas vraiment à saisir et qui, là-bas, les mettaient dans de petites boîtes. On ferait mieux de faire attention aux choses, qu'il se disait encore une fois, à la place de croire qu'on sera toujours soi-même en dehors de ce qui arrive, et qu'on n'ira jamais à l'hôpital, et qu'on n'aura jamais besoin de pilules. Mais tout ça, ce sera le lot de chacun, un jour. C'est une certitude. Il suffit simplement d'attendre…

Par contre pour les vieux de sa chambre, on aurait pu croire qu'il allait lier connaissance, qu'il allait être l'un d'entre eux. Au contraire, il restait en marge, solitaire, et même, il ne pouvait plus les sentir. Des vieux plus jeunes que lui. Pénibles, à moitié fous, qui criaient pendant la nuit. L'un d'entre eux était mort. On l'avait retrouvé au petit jour la bouche grande ouverte. Une des sœurs, elle avait dit en ouvrant la porte de la chambre :

- Alors monsieur Gaudart, on ne se lève plus ?

Et Monsieur Gaudart n'avait pas répondu, puisqu'il était mort. Il était juste à côté de lui. Il ne l'avait même pas entendu mourir. Ca c'était fait pendant la

nuit. Et au matin, on n'avait rien vu parce qu'il n'y a pas encore de lumière dans la chambre. Et c'est ainsi qu'elle s'était approchée de lui, qu'elle lui avait touché la main et avait vu qu'il était mort. Et puis le docteur était venu à son tour. Et puis on l'avait emmené sur le lit. Comme moi aussi on m'emmènera un jour, bientôt. Pour me mettre en caisse. Et alors on me remontera là-haut pour me conduire au cimetière après que l'on m'ait fait passer par l'église. Il pouvait tout imaginer, minute après minute, tous les détails, si insignifiants étaient-ils. Des enterrements, avec le temps, il en avait peut-être fait plus de cent, et c'était autant de tombes en plus qu'il y avait là-bas, sur les hauts, au cimetière du village.

Bon débarras, qu'il s'était dit. Il n'avait aucune commisération pour le mort. Et puis il sentait pas bon. Mais on l'avait aussitôt remplacé par un autre. Et si celui-ci mourait à son tour, on en mettrait aussitôt un autre encore. Il n'y aurait jamais de fin, puisqu'on est ici pour mourir. Alors il les voyait défiler tous à côté de lui, la bouche ouverte et sans plus de dents. Et ça tient à quoi, cette espèce d'horreur qu'il y a dans la vieillesse, où plus rien n'est beau, plus rien n'est sain ? On pue. Est-ce que moi aussi je pue et que je dégoûte le monde qui me soigne ? Sa fierté en prenait un coup. Là-haut, au moins, il ne gênait personne, si vieux qu'il soit, dans une grange, aux champs, dans les forêts, à faire un petit boulot qui ne gagne rien mais qui n'empiète sur personne. Tandis qu'ici, c'est à la chaîne. Et que tout ce que l'on peut dire, ces belles paroles, mais c'est rien du tout, et que quand l'on est mort, on se fout que l'on soit mort, le mort et puis les autres. On a rejoint la grande cohorte de ceux qui n'ont plus la parole, et qui ne l'auront plus jamais. Et c'est bien fait pour toutes les grandes gueules. Mais c'est une industrie, que la mort, rien de plus. Un, et puis deux, et puis dix. Une industrie avec ses avantages et ses inconvénients. Et trop tard pour un retour désormais, tout est accompli.

Il se reposerait mais il ne verrait plus rien de cette belle lumière qu'il avait découverte là, parmi les forets, et puis aussi sur ces longs et immenses champs qui étaient comme une clairière au milieu de la forêt, avec les bâtiments de l'hôpital qu'il laissait en arrière, au fond, avec les Alpes plus loin. Il y avait des champs de blé. Et ça l'émouvait, les champs de blé, ce qui permet de nourrir l'homme, cette douce couleur des blés, l'été. Il s'intéressait encore à agriculture. On ne peut pas avoir été paysan et puis d'un coup, même qu'on soit à l'hôpital, se détourner de la terre. Les attaches, elles restent, indissolubles. Il oubliait son village pour l'essentiel, certes, mais il n'oubliait pas la terre. C'étaient ces blés que l'on n'avait pas en altitude, c'était cette odeur des blés tandis que là-haut, on n'avait rien que de mauvaises céréales. Les blés, les blés riches et beaux droits comme des i sur un champ, tout serrés, l'émouvaient. Cette terre est riche. Et puis c'est beau, un champ de blé. Et puis c'est beau aussi, un arbre, avec ses grandes branches.

Il faisait bon, ce jour-là. On était à fin d'août. La chaleur n'était déjà plus aussi étouffante qu'elle l'avait été encore au milieu du mois. On l'appréhendait mieux. Les nuits aussi étaient moins chaudes, les vieux râlaient moins, respiraient mieux. Il faisait bon. Il y avait même un petit vent venu de l'ouest qui rendait l'après-midi plus légère. On faisait les regains à côté du champ de blé. Ils ne faisaient même peut-être la troisième coupe, soit les reguingets, tandis que là-haut, à peine les foins étaient-ils fini, c'est dire la différence de climat. Aux autres, maintenant de turbiner, puisque moi je peux plus. Ils les voyaient sur les champs, sur ses champs, mais quelle importance, la terre, elle n'appartient à personne, qu'à celui qui la cultive. On ne la possède pas. Laisser cela. , ne plus travailler, ne plus rien sentir, Avoir perdu son corps. Et même son esprit. N'être plus rien, plus corps ni esprit. Retourner à la poussière, comme ils disent. Etre moins qu'un arbre, moins qu'une fleur, moins qu'un rayon de soleil au travers des branches. Et puis ça sent l'éther à l'hôpital. Et puis il y a cette promiscuité. Là c'est un champ de blé, et c'est pur, là-bas c'est la promiscuité et la mort. Ici c'est la vie, pleine et bonne. Oh ! que d'espoir dans seul champ de blé…

Il se dissolvait. A chaque promenade qu'il faisait il était maintenant plus fatigué. Il s'arrêtait à chaque fois plus longtemps aussi sur le banc d'où il pouvait voir son arbre, et puis les autres, tous les arbres de la forêt auquel désormais il parlait. Il parlait aux arbres plus encore qu'à Dieu qui ne semblait pas l'avoir encore rejoint. Et ils lui répondaient.. Et maintenant il se prenait à vouloir mourir ici, sur le banc, Il l'espérait de toutes ses forces, et non pas là-bas, la bouche ouverte. Ici, et avec dignité. Que l'on me retrouve droit. Avec du soleil qui me réchaufferait. Il aurait fait chaud. Je me serais endormi. Et c'est ainsi qu'ils m'auraient retrouvé.

Son fils avait téléphoné, hier au soir. Il avait dit :

- Ca va ?

- Pas trop, je perds mes forces.

Et c'était vrai. On voulait désormais l'empêcher d'aller se promener. Quelques jours encore, qu'il avait demandé, et puis après vous ferez de moi ce que vous voudrez. Elles l'avaient laissé. Et là-bas, maintenant, il priait, il priait pour que le Seigneur, il vienne le reprendre Il aurait voulu arrêter de respirer, de sa propre volonté, pour que la mort, elle vienne . Mais on sait assez qu'on ne le peut pas. Il n'avait plus que l'angoisse que ça se passe dans son lit, aux côtés des autres. Alors il priait. Alors il se levait pour aller toucher le tronc de son arbre, pour l'entourer même de ses bras, pour sentir la chaleur de l'écorce. Et il priait, . il priait mieux et plus fort que quand il était conseiller de paroisse et qu'il allait tous les dimanches à l'église. Etait-ce du vent, alors, qu'il se pensait, une pauvre croyance qui ne s'appuie que sur le fait que l'on soit bien et qu'on peut aller de l'avant, qu'on a encore du sang, et un peu de monnaie dans le porte-monnaie ? Il doutait même maintenant de ce qu'il avait cru, alors qu'ici,

non, ce n'était plus la même chose. Dieu, il était là, il communiquait avec lui, on se parlait, on se comprenait. Dieu, il lui touchait la main. Et qu'il n'y ait plus de vieux, jamais. Les vieux, quand bien même il l'était, il en avait fait une obsession. Il aurait voulu rester seul. N'importe quand, de jour, de nuit, qu'il pleuve, qu'il fasse du soleil, bien sûr ce serait mieux avec du soleil pour mourir. S'en aller ici et non pas là-bas. Mon Dieu, mon arbre, O ma lumière, ma douce lumière. Il voyait alors du blanc au-dessus des forêts, au-dessus de tout, une grande lumière blanche où il montait lui aussi pour aller rejoindre une lumière plus blanche encore et plus vive. Il était effrayé comme en même temps bienheureux de connaître ces choses qu'autrefois il n'aurait jamais pu imaginer. Du blanc partout, mais en même temps, et c'est cela qui était étrange, de l'angoisse aussi partout.

Ce fut le deux avril mil-neuf cent seize, à une heure de l'après-midi. Jules-Jérémie Rochat, premier du nom, mourut ainsi qu'il l'avait souhaité, sur son banc et près de son arbre. Ce furent deux touristes de passage, venu de plus loin que les forêts, qui le trouvèrent. Il semblait dormir, tout droit, le dos appuyé au dossier du banc.